

Ecrire Ensemble CM1-CM2 Textes sur la différence

A lire, à offrir et à entendre…sans modération !



2021-2022

Groupe Départemental Maîtrise de la langue des hauts de seine

Twitter : @GDMDL92 http://www.pedagogie92.ac-versailles.fr/category/maitrise-de-la-langue/



**LE VILAIN PETIT CANARD.**

Que la campagne était belle ! On était au milieu de l’été ; les blés agitaient des épis d’un jaune magnifique, l’avoine était verte, et dans les prairies le foin s’élevait en monceaux odorants ; la cigogne se promenait sur ses longues jambes rouges, en bavardant de l’égyptien, langue qu’elle avait apprise de madame sa mère. Autour des champs et des prairies s’étendaient de grandes forêts coupées de lacs profonds.

Oui vraiment, la campagne était bien belle. Les rayons du soleil éclairaient de tout leur éclat un vieux domaine entouré de larges fossés, et de grandes feuilles de bardane descendaient du mur jusques dans l’eau ; elles étaient si hautes que les petits enfants pouvaient se cacher dessous, et qu’au milieu d’elles on pouvait trouver une solitude aussi sauvage qu’au centre de la forêt. Dans une de ces retraites une cane avait établi son nid et couvait ses œufs ; il lui tardait bien de voir ses petits éclore. Elle ne recevait guère de visites ; car les autres aimaient mieux nager dans les fossés que de venir jusque sous les bardanes pour barboter avec elle.

Enfin les œufs commencèrent à crever les uns après les autres ; on entendait « pi-pip ; » c’étaient les petits canards qui vivaient et tendaient leur cou au dehors.

« Rap-rap, » dirent-ils ensuite en faisant tout le bruit qu’ils pouvaient.

Ils regardaient de tous côtés sous les feuilles vertes, et la mère les laissa faire ; car le vert réjouit les yeux.

« Que le monde est grand ? dirent les petits nouveau-nés à l’endroit même où ils se trouvèrent au sortir de leur œuf.

— Vous croyez donc que le monde finit là ? dit la mère. Oh ! Non, il s’étend bien plus loin, de l’autre côté du jardin, jusque dans les champs du curé ; mais je n’y suis jamais allée. Êtes-vous tous là ? Continua-t-elle en se levant. Non, le plus gros œuf n’a pas bougé : Dieu ! Que cela dure longtemps ! J’en ai assez. »

Et elle se mit à couver, mais d’un air contrarié.

« Eh bien ! Comment cela va-t-il ? dit une vieille cane qui était venue lui rendre visite.

— Il n’y a plus que celui-là que j’ai toutes les peines du monde à faire crever. Regardez un peu les autres : ne trouvez-vous pas que ce sont les plus gentils petits canards qu’on ait jamais vus ? Ils ressemblent tous d’une manière étonnante à leur père ; mais le coquin ne vient pas même me voir.

— Montrez-moi un peu cet œuf qui ne veut pas crever, dit la vieille. Ah ! Vous pouvez me croire, c’est un œuf de dinde. Moi aussi j’ai été trompée une fois comme vous, et j’ai eu toute la peine possible avec le petit ; car tous ces êtres-là ont affreusement peur de l’eau. Je ne pouvais parvenir à l’y faire entrer. J’avais beau le happer et barboter devant lui, rien n’y faisait. Que je le regarde encore : oui, c’est bien certainement un œuf de dinde. Laissez-le là, et apprenez plutôt aux autres enfants à nager.

— Non, puisque j’ai déjà perdu tant de temps, je puis bien rester à couver un jour ou deux de plus, répondit la cane.

— Comme vous voudrez, » répliqua la vieille ; elle s’en alla.

Enfin le gros œuf creva. « Pi-pip, » fit le petit, et il sortit. Comme il était grand et vilain ! La cane le regarda et dit : « Quel énorme caneton. Il ne ressemble à aucun de nous. Serait-ce vraiment un dindon ? Ce sera facile à voir : il faut qu’il aille à l’eau, quand je devrais l’y traîner. »

Le lendemain, il faisait un temps magnifique : le soleil rayonnait sur toutes les vertes bardanes ; la mère des canards se rendit avec toute sa famille au fossé. « Platsh ! » et elle sauta dans l’eau. « Rap-rap, » dit-elle ensuite, et chacun des petits plongea l’un après l’autre ; et l’eau se referma sur les têtes. Mais bientôt ils reparurent et nagèrent avec rapidité. Les jambes allaient toutes seules, et tous se réjouissaient dans l’eau, même le vilain grand caneton gris.

« Ce n’est pas un dindon, dit-elle. Comme il se sert habilement de ses jambes, et comme il se tient droit ! C’est mon enfant aussi : il n’est pas si laid, lorsqu’on le regarde de près. Rap-rap !

Venez maintenant avec moi : je vais vous faire faire votre entrée dans le monde et vous présenter dans la cour des canards. Seulement ne vous éloignez pas de moi, pour qu’on ne marche pas sur vous, et prenez bien garde au chat. »

Ils entrèrent tous dans la cour des canards.

Quel bruit on y faisait ! Deux familles s’y disputaient une tête d’anguille, et à la fin ce fut le chat qui l’emporta.

« Vous voyez comme les choses se passent dans le monde, » dit la cane en aiguisant son bec ; car elle aussi aurait bien voulu avoir la tête d’anguille. « Maintenant, remuez les jambes, continua-t-elle ; tenez-vous bien ensemble et saluez le vieux canard là-bas. C’est le plus distingué de tous ceux qui se trouvent ici. Il est de race espagnole, c’est pour cela qu’il est si gros, et remarquez bien ce ruban rouge autour de sa jambe : c’est quelque chose de magnifique, et la plus grande distinction qu’on puisse accorder à un canard. Cela signifie qu’on ne veut pas le perdre, et qu’il doit être remarqué par les animaux comme par les hommes. Allons, tenez-vous bien ; non, ne mettez pas les pieds en dedans : un caneton bien élevé écarte les pieds avec soin ; regardez comme je les mets en dehors. Inclinez-vous et dites : « Rap ! » Ils obéirent, et les autres canards qui les entouraient les regardaient et disaient tout haut :

« Voyez un peu ; en voilà encore d’autres, comme si nous n’étions pas déjà assez. Fi, fi donc !

Qu’est-ce que ce canet-là ? Nous n’en voulons pas. »

Et aussitôt un grand canard vola de son côté, se jeta sur lui et le mordit au cou.

« Laissez-le donc, dit la mère, il ne fait de mal à personne.

— D’accord ; mais il est si grand et si drôle, dit l’agresseur, qu’il a besoin d’être battu.

— Vous avez là de beaux enfants, la mère, dit le vieux canard au ruban rouge. Ils sont tous gentils, excepté celui-là ; il n’est pas bien venu : je voudrais que vous pussiez le refaire.

— C’est impossible, dit la mère cane. Il n’est pas beau, c’est vrai ; mais il a un si bon caractère ! Et il nage dans la perfection : oui, j’oserais même dire mieux que tous les autres. Je pense qu’il grandira joliment et qu’avec le temps il se formera. Il est resté trop longtemps dans l’œuf, et c’est pourquoi il n’est pas très-bien fait. »

Tandis qu’elle parlait ainsi, elle le tirait doucement par le cou, et lissait son plumage. « Du reste, c’est un canard, et la beauté ne lui importe pas tant. Je crois qu’il deviendra fort et qu’il fera son chemin dans le monde. »

Hans Christian ANDERSEN

Suite de la lecture sur édition originale : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6566537p/f285.image



**Rencontre**

Hier, j'ai rencontré quelqu'un d'un peu bizarre. D'abord, je n'ai pas tout de suite compris ce qu'il disait. Peut-être que je n'étais pas bien réveillé, ou un peu trop distrait. J'ai cru entendre quelque chose comme: « Dzwiagztrochv kinghuaxyelz trrplllikdawq iiiiiiiuhhh. » Et puis : « Sprechen Sie Deutsch ? » Et ensuite: « Do you speak english ? » Et enfin: « Parlez-vous français ? » Je ne sais pas pourquoi il m'a demandé ça. Évidemment que je parle français. C'est même la seule langue que je parle. Ce qui m'a un peu étonné aussi, c'est la façon dont il était habillé. Avec une espèce de combinaison vert et rouge, toute drôle: on aurait dit une peau avec des écailles.

En y réfléchissant bien, je crois que sa tête aussi m'a un peu surpris. Une tête toute ronde qui tournait sans arrêt comme un gyrophare sur une ambulance.

Mais il était très gentil. Il m'a salué poliment et il m'a tendu la main. Une main pleine de doigts. Au moins cent. Ça fait un peu bizarre quand on la serre. Il m'a posé toutes sortes de questions. Parfois, je ne savais pas quoi répondre. Par exemple, quand il m'a demandé si les instituteurs sont meilleurs à la broche ou en pot-au- feu. J'ai bien été obligé de lui dire que je n'en ai jamais mangé.

 Ce qui était surtout rigolo, c'est qu'il sautait sans arrêt sur ses trois jambes. Ça faisait cric cric cric. Et de temps en temps il se grattait le dos avec sa langue. Je voudrais bien savoir comment il fait.

Après, je lui ai dit que je devais rentrer à la maison parce que maman m'attendait pour souper. Il ne voulait pas me laisser partir. Je crois qu'il avait encore envie de jouer. Alors je lui ai promis de revenir le lendemain.

Et ce matin, je suis parti à l'école plus tôt que d'habitude. Il m'attendait au coin de la rue et il m'a tout de suite emmené vers une grande machine qui était cachée dans les arbres du parc. Ça m'a beaucoup plu parce qu'il y a des phares de toutes les couleurs. Il m'a fait grimper à l'intérieur et il a fermé la porte. A l'intérieur de la machine, c'est assez beau. Sauf qu'il y a des boutons et des appareils un peu partout.

 Il a encore dit quelque chose que je n'ai pas compris et la machine s'est mise à bouger. J'aime bien. On voit les nuages à travers les hublots. Mais je voudrais quand même savoir où il m'emmène. J'espère que ce n'est pas trop loin. Parce que je ne voudrais pas arriver en retard à l'école.

Bernard Friot, *Histoires pressées,* Milan Zanzibar, 1991

****

**La différence**

Pour chacun une bouche deux yeux

deux mains deux jambes

Rien ne ressemble plus à un homme

qu’un autre homme

Alors entre la bouche qui blesse

et la bouche qui console

entre les yeux qui condamnent

et les yeux qui éclairent

entre les mains qui donnent

et les mains qui dépouillent

entre le pas sans trace

et les pas qui nous guident

où est la différence la mystérieuse différence ?

Jean-Pierre Siméon

**Invisible mais vrai**

Tu vois, c'est l'histoire d'un type qui devient invisible et qui fait tout pour qu'on croie qu'il est normal.

Jusqu'au jour où il comprend que ça a plein d'avantages.

Pendant que j'expliquais ça à mon copain Bob, j'ai entendu la voix de maman :

—Emile, va faire ton piano !

—J'arrive !

—Alors, pour ne pas se faire repérer, il doit se mettre tout nu ? m'a demandé Bob.

—Oui, mais le problème, c'est l'hiver, parce qu'il attrape froid, éternue et se fait repérer quand même.

—Pas de bol !

—Bon, je te laisse, c'est l'heure de ma corvée.

Maman est prof de piano, alors, forcément, elle voudrait que je sois le meilleur de ses élèves.

Comme ce n'est pas le cas, elle se vexe.

Ce jour-là, elle m'a quand même trouvé une excuse : le piano était complètement désaccordé. Une vraie casserole.

Alors je suis monté dans ma chambre pour lire L'Homme invisible.

J'aimerais tellement être comme lui.

Deux jours plus tard, quand je suis rentré de l'école, il y avait un bonhomme, penché sur le piano, avec des lunettes de soleil. Pourtant, dehors, il pleuvait.

Mais maman avait l'air de trouver ça très normal.

— T'es qui ? j'ai demandé.

— Bonjour, je suis monsieur Fréssinet, j'accorde le piano. Et toi, t'es qui ?

— Bonjour, moi, je suis Emile, je suis le pianiste.

Il a ri. Son rire a rebondi sur les cordes et il s'est remis à travailler.

Quand il est reparti, maman l'a accompagné par la manche jusqu'à la porte d'entrée. Arrivé dans la rue, il a déplié une canne blanche et j'ai entendu :

— Laissez, laissez, j'habite à deux pas, je connais le chemin.

C'était la première fois que je voyais un accordeur.

C'était la première fois que je voyais un aveugle.

Emile, va faire ton piano !

— Encore ?

— Oui, oui, c'est tous les jours si tu veux progresser.

Quand j'étais petit, dans un restaurant, j'ai vu un piano qui jouait tout seul, sans fausse note. Comme si c'était l'homme invisible qui jouait. Quand je serai invisible, j'achèterai ce piano, pour faire croire à mes parents que j'ai beaucoup progressé.

— Émile, concentre-toi.

— Mais, maman, je suis hyper concentré.

— Après ce morceau, tu iras chez l'accordeur, je crois qu'il y a un problème avec un si bémol.

Le lendemain, je suis allé sonner chez monsieur Fréssinet.

— Bonjour, Emile, rentre.

Je n'avais pas encore parlé qu’il m'avait déjà reconnu.

— Je viens parce qu'il y a encore un problème de si bémol.

— Bon, je passerai demain. Tu veux une grenadine ?

Du bout des doigts, il est entré dans la cuisine. Il en est ressorti avec un grand verre, sans renverser une goutte.

— Je peux te poser une question ?

— Bien sûr, Emile.

— Comment tu m'as reconnu tout à l'heure, sans les yeux ?

Il a encore ri et m'a dit :

— Je suis aveugle de naissance. Ça veut dire que depuis tout petit, j'ai surdéveloppé les quatre autres sens : le toucher, l'odorat, le goût, l'ouïe. Quand je t'ai ouvert, j'ai reconnu l'odeur de ta maison, le froissement de ton pantalon, et plein de petits détails difficiles à expliquer.

— Alors, même si j'étais l'homme invisible, tu me reconnaîtrais ?

— Mais, Émile, pour moi, tu es l'homme invisible.

Je suis resté un moment silencieux, puis je lui ai demandé :

— Alors, qu'est-ce que tu vois ? Du noir ou du blanc ?

— Je vois du rien.

— C'est quoi, du rien ?

— Et toi, Émile, avec tes genoux, qu'est-ce que tu vois ?

— Rien du tout.

— Pour moi, c'est pareil, mes yeux voient comme tes genoux. Il a encore rigolé et s'est mis à jouer un morceau si rapide que ses doigts devenaient tout flous.

En repartant, j'étais triste. C’est tellement beau, les couleurs.

Invisible mais vrai, Rémi Courgeon. Mango 2019

**Un Martien**

Planète Mars, neuf heures du soir.

Cher papa, chère maman,

Eh oui, me voici sur la planète Mars. J'espère que vous vous êtes bien inquiétés depuis ce matin et que vous m'avez cherché partout. D'ailleurs, je vous ai observés grâce à mes satellites espions et j'ai bien vu que vous faisiez une drôle de tête cet après-midi. Même que papa a dit : «Ce n'est pas possible, il a dû lui arriver quelque chose!» (Comme vous le voyez, mes micros longue distance sont ultra puissants.) Eh bien, j'ai un peu honte de le dire, mais je le dis quand même, parce que c'est la vérité : je suis rudement content que vous vous fassiez du souci. C'est de votre faute, après tout. Si vous ne m'aviez pas interdit d'aller au cinéma avec François, je ne serais pas parti. J'en ai marre d'être traité comme un gamin! D'accord, je n'aurais pas dû vous traiter de vieux sadiques. Mais maman m'a bien traité de gros mollasson, alors on est quittes.

Ne me demandez pas comment je suis arrivé ici, c'est un secret et j'ai juré de ne pas le dire. En tout cas, je me plais bien sur Mars.

Les gens ne sont peut-être pas très agréables à regarder mais ils sont super sympa. Personne ne fait de réflexions quand vous avez le malheur d'avoir un 9 en géographie. Vous voyez à qui je fais allusion...

Il y a quand même des choses un peu bizarres. Je ne parle pas des espèces de scarabées que les Martiens grignotent à l'apéritif. Sur Terre aussi, il y a des trucs impossibles à manger. Les choux de Bruxelles, par exemple, ou le gras de jambon. Non, le plus tordu, c'est la façon dont on fait les bébés. Il suffit qu'un garçon et une fille se regardent dans les yeux, et hop ils deviennent papa-maman. J'ai déjà une demi-douzaine d'enfants. Je crois que je vais mettre des lunettes de soleil. C'est plus prudent.

J'ai encore des tas de choses à vous raconter mais je préfère m'arrêter là. Portez-vous bien et à bientôt, j'espère.

Félicien

PS : Vous seriez gentils de m'envoyer deux sandwiches au saucisson, un yaourt à la fraise et une bouteille de jus de raisin. Et dites-moi si vous êtes encore fâchés.

PPS : Vous n'avez qu'à laisser le colis et la lettre devant la porte du grenier. Ne vous inquiétez pas, ça arrivera.

Bernard Friot, *Nouvelles Histoires pressées,* Milan Zanzibar, 1995